

PREIS : FR. 4.—

Abel Lurkin.

Les Ronces de Fer

*Petits Mémoires
d'un Prisonnier de Guerre.*



Éditions Les
LA RENAISSANCE OCCIDENTALE
22, rue Cassini — PARIS 6^e.

Monotone, accablante, elle s'achève enfin. C'est toujours la même, taillée sur un modèle invariable, la même journée qui nous emprisonne et nous ligote des cent ficelles d'actes misérables. Piteuse chronologie.

Sous la tente grouillante et ténébreuse, c'est le réveil, la tête endolorie sur la musette flasque, l'étirement des membres ankylosés que pénètre la fraîcheur humide du sol. Les couvertures moites voltigent comme des ailes d'oiseaux de nuit. Par les pertuis de toile, les notes grêles s'abattent sur notre torpeur comme une volée de cailloux sur un toit de zinc. Les pieds trébuchent, s'assurent sur les boudins de paille maculée.

L'appel, glapissements et abois devant les carrés noirs découpés sur la lande râpée, face aux tentes suantes de rosée; le choix persuasif et le départ mouvementé des corvées; la toilette, la lessive, les torsos nus autour des pompes gémissantes, au dessus de bassins mousseux, dans les flaques et les boues spongieuses.

D'heure en heure, le coup de sifflet déchirant d'un sous-off allemand engage les « chefs de tente » à venir prendre un ordre au comptoir de l'établissement, coup de sifflet exaspéré qu'on détache au chien trop ardent et qu'on emploie ici pour le gibier.

Enfin, le départ pour la soupe, un évènement et une grâce, les rangs défilant par saccades vers l'éloignement de cuisines disséminées dans la plaine, promenade et

station que la lenteur du service prolonge deux ou trois heures.

On tourne désespérément comme les bêtes des cages, on tourne en rond le long des palissades ornées de miradors, cages à poulets où veillent des sentinelles semblables aux polichinelles de guignols disgracieux.

On tourne autour des tentes. Les touffes de bruyères piétinées s'émiettent, se mélangent au sable. La chapelure tourbillonne saisie par un vent brusque. Mais l'arène se tasse, se nettoie où les groupes se soudent et devisent. Chacun, dans la mesure d'actes posés ou rêvés, veut avoir rempli un rôle sinon héroïque, du moins louable ou élogieux. Les récits coulent et autour des bouches prolixes les faces se transfigurent. Elles empruntent au passé un peu de son vernis émouvant et neuf.

Mais ce passé fait perdre contenance. Il désoriente, il rappelle que nous sommes désorbités. Nous avons égaré notre ressort vital. A quoi accrocher notre vie disloquée ? à quel but la rattacher ? Perdus dans l'hostilité, dans le mépris ambiants, nous errons, forcés de nous recueillir, de nous reconstruire une foi, sous peine d'abaissement moral, de diminution spirituelle.

Le soleil disparaît dans une merveilleuse dégradation de tons pourpres et ocres. Nous regardons sans voir, nous songeons, nous écoutons. Et de très loin, de si loin qu'elle s'entend à peine, une voix obscure chuchote qui nous dit de croire et d'espérer.

VI

Les Belges sont très nombreux. L'égoïsme prime l'altruisme, avec insolence. Intégralement, nous ignorons la solidarité.

A la rigueur, on comprendrait que, privés de tout rapport avec l'extérieur, livrés au cloaque et à l'indigence, laissés pour compte de catastrophes, nous renoncions à l'entr'aide mutuelle et vivions farouchement pour nous et en nous. Mais il est étrange qu'une pensée de crainte ne nous émeuve point au souvenir de ceux que nous avons quittés et sur qui planent des menaces, des dangers certains. Pour que sa conscience refuse à l'individu la démonstration platonique que son hypocrisie attend de sa raison, il a fallu que la peur exaspérât son sentiment de la personnalité, anéantit les qualités factices dont il se pare et rétablit, entière et majestueuse, la brute primitive. Chacun s'isole devant sa douleur propre, s'hypnotise devant son malheur, en gémit et néglige celui, probable, de ses proches.

Une préoccupation constante, lancinante, terrible, nous fouaille : la faim. La faim ! l'odieuse bête qui bourdonne aux oreilles, pâlit les lèvres, tisse sur les prunelles un voile de sang et grignote lentement les entrailles. Elle ne nous laisse nulle trêve. Ah ! l'inestimable valeur d'un quignon de pain gris, plastique et aigre !

Le maigre faisceau de nos conventions sociales ou mondaines se rompt, s'écroule délibérément. Ce que les

générations ont mis en nous de politesse et d'usages convenus s'effondre au passage des nourritures sommaires. A l'heure de la soupe, des hommes de la préhistoire dévorent et tâchent à se repaître.

Nous prenons l'aspect lamentable, souffreteux de hères au abois : faces hâves et creuses, vêtements souillés, haillons. Les barbes poussent, drues ou floconneuses, les teints se plombent.

L'argent n'a plus de prix. On n'en peut rien faire. Il n'est possible d'acheter qu'aux rares « travailleurs », industriels madrés partis à la piquette du jour sous le couvert d'une participation active à la construction de bâtisses, au village. Leurs entrevues avec les sentinelles, les civils curieux et complaisants les nantissent de vivres qu'ils cèdent au prix démarqué. La sagesse de ceux qui paient cent sous la jouissance de déguster un pouce de saucisson se conçoit parfaitement. Dans les circonstances actuelles, cette charcuterie représente un morceau de vie. Les travailleurs apportent aussi des renseignements. D'invraisemblables nouvelles se répandent, les bruits les plus contradictoires circulent. On péroré, on s'agite. L'effervescence flue au gré d'un optimisme vivace. Le lendemain, l'échafaudage d'espairs, d'hypothèses et de pronostics s'est abattu. Et nous recommençons. Il faut admirer l'inébranlable confiance que nous accordons aux bruits fantaisistes dès qu'ils nous sont favorables et l'insurmontable défiance que nous procurent les assurances allemandes. On se rit des journaux prussiens qu'apporte

un jardinier pour qui la servante du général a des complaisances.

Aujourd'hui, le jardinier a fait ample moisson. Voici des « Fremdenblatt » des « Tageblatt » des « Anzeiger » tout récents. Le jardinier s'exclame avec fierté ! Il invite à lire, friand d'entendre les traductions révélatrices. Et des noms surprennent, frappent qu'on lit avec un secret déchirement. Senlis, Compiègne, Meaux.... Notre foi chancelle.

Devant les cuisines, le mince fanion blanc et noir se tend, pointu, autoritaire. Une chanson rugueuse et martelée heurte les échos puis s'assourdit dans le lointain.

VII

Réduite à ses rudiments, à un mince tissu d'occupations oiseuses, notre vie piétine dans l'inutile, dans l'absurde. Un instant, elle a sursauté à la vision du mirage de la défaite, puis s'est abandonnée aux mesquineries de l'inévitable. Mais la honte irritée des vaincus a fait place à la résignation attentive des confiants.

Nous trompons notre volonté d'agir. Un besoin d'occupation nous inquiète, des crises d'activité nous énervent. Peut-être aussi la nécessité nous force-t-elle la main.

Pour suppléer au nombre restreint des récipients, certains éventrent des bidons, les convertissent en bols. De la pointe d'un clou, d'autres gravent des gourdes, des

bagues grossières. De futurs taillandiers s'initient à la fabrication de couteaux rustiques, simples morceaux de fer frappés entre deux pierres. Des artistes confectionnent des jeux de cartes : sur des cartonnages d'épiciers, blancs ou gris, ils dessinent l'Agnès et l'Hector classiques.

Les buanderies de fortune sont animées et tapageuses. Une lessive énergique mais trop aqueuse n'a pas raison de la teinte isabelle d'un linge qui jaunit en vieillissant. Au rayon de soleil qui perce les nuages, éclosent sur les épaules de flâneurs orgueilleux les corolles des tricots ou des mouchoirs qui sèchent lentement.

Le tabac est précieux comme une chevelure de rousse. Au marché des cabinets, il atteint des prix stupéfiants. Car c'est là qu'au premier jour s'est réfugiée la pléiade des fumeurs ; depuis qu'il y a des hommes et qui pétunent c'est toujours là qu'on fume en cachette.

Les amateurs abondent en l'étroit boyau. On s'entasse. Devant l'immense planche percée de trous trop rapprochés, les fanatiques du caporal lancent des bouffées obliques, prudentes, rituelles. Quelques uns s'associent pour griller un mégot. Au quatrième jet, on écrase la cigarette d'un pouce safrané : l'économie sagement ordonnée engendre les longues jouissances et il ne faut pas oublier qu'en face, une sentinelle avertie et experte à découvrir les volutes bleues, guette dans son perchoir, prête à vociférer et à héler le poste.

Le risque assaisonne le plaisir. Un coiffeur s'est

installé à l'un des bouts du réduit : il prise la tranquillité relative du lieu. On le tolère car il consent à scier les allumettes du fil du rasoir dans le sens de la longueur. Déjà occupé ailleurs, un client lui livre un menton hirsute. A point, une lampe à arc s'allume avec un grésillement, au haut d'un poteau jailli de la palissade. On échange les derniers potins. Un camelot glapit, offre des caramels qu'il rapporte du village.

A part l'odeur un peu plus forte, on pourrait se croire à un rang d'orchestre de music-hall de banlieue, à l'entr'acte, le samedi, jour qu'il est permis de fumer.

VIII

C'est le règne de la folie, de l'arbitraire et de l'abrutissant. Nous assistons au plein épanouissement de cette mentalité fruste, hargneuse et féroce que dissimulait adroitement l'Allemand des temps pacifiques. Réveillés le matin, un pistolet sous le nez, pendant qu'un molosse nous ausculte le flanc, c'est jusqu'au soir la crainte du horion ou de la balle du mauser.

On finit par se faire à ce perpétuel déchaînement de fureurs exaspérées, par y assister avec indifférence et sérénité, y cherchant vainement l'ombre d'un motif ou l'apparence d'une raison.

Ne cherchons pas. L'Allemand est énergumène de naissance. Je revois, sur la route d'Aix-la-Chapelle, ce

prisonnier que deux soudards ivres molestaient sans retenue. Ils l'avaient affublé d'un haut-de-forme désuet émané d'une garde-robe pillée et, d'une gifle le lui avaient enfoncé jusqu'à la nuque. Titubant, vomissant des injures, ils lui effleuraient le menton de poings énormes et finirent par lui bourrer les côtes de coups redoublés. Survint un officier que la scène séduisit un instant puis qui se mit hurler, poumons pleins et gorge déployée. Et voilà les deux lascars rigides, muets, soudain transformés en rigides statues de la Discipline. L'officier les cravacha à toute volée, les fit agenouiller dans le fossé voisin, les bras en croix et le visage tourné vers le soleil et renvoya le prisonnier à la colonne, avec un coup de pied au bas du dos, mollement détaché.

Toute l'Allemagne est là. Ils sont énergumènes, par principe.

Aujourd'hui, cent hommes passent les verges. Entre deux rangs de soldats ravis, armés de matraques, de sabres, de baïonnettes, les coupables (!) vigoureusement cinglés défilent au petit galop. Quiconque ralentit sent redoubler la dose. Et cela dure trente minutes, trente minutes de rires gras, largement dévidés, de plaintes aiguës, atroces. Tout à l'heure ce seront les chasses à l'homme dans les tentes, aux cabinets, les poursuites échevelées, le fusil en arrêt, le sabre pointé.

Avec ahurissement, nous constatons la mise en pratique de spécialités. Un feldwebel, un fantaisiste à coup sûr, flâne, flegmatique, l'air absent, et tout à coup dé-

coche de façon automatique et vigoureuse un formidable coup de botte aux reins du plus rapproché. C'est ce gentleman qui, au cours d'une discussion avec un interprète, émit cette sentence définitive :

--- « Votre parole d'honneur et un chien, c'est le même... »

Toutes ces manifestations ont quelque chose de si odieux, ridicule, insolite et ignoble qu'il vaut mieux rire et en savourer le côté comique, intense et cruel. On n'en finirait pas de fouiller la gerbe touffue de ces glanes stupéfiantes.

Dans les rangs, un départ pour la corvée. Quelqu'un a enfilé des gants, vieille paire trouée, épave de temps splendides et excellent préservatif contre les callosités qu'exagère le manche des bûches. Médusé, le sous-off s'arrête devant lui. Il tâte la peau tachée d'un doigt circonspect et s'informe de la profession de ce milliardaire. Celui-ci, interloqué, ébauche un geste vague.

--- « Où habitez-vous ? » exige l'Allemand.

--- « Paris. »

Il ne dit rien et lève les yeux au ciel. Une lueur concupiscente allume son teint.

--- « Viel geld in Paris ! » articule-t-il enfin avec une conviction nuancée d'envie jalouse.

Nous arrivons au terrain de travail, prairie marécageuse qu'il s'agit de partager par des fossés égaux. On besogne pieds nus. Un voisin se déchausse. Fixement, une sentinelle l'examine.

A peine a-t-il enlevé ses chaussettes qu'un vif étonnement écarquille les prunelles du garde.

Il s'approche, considère curieusement les orteils, vérifie l'évidente propreté des pieds exhibés et murmure, écoeuré, en haussant les épaules :

--- « Kapitalist... »

* * *

Des jours et puis des jours trempés d'eau. L'averse cingle. Elle gicle du ciel aplati sur le sol raviné d'ornières égales et courtes, sur les tentes qui laissent flotter des haillons mous avec un bruit de chuchotement. Les voix se mettent au diapason. L'eau éteint la pensée et la parole. On n'entend que le floc-floc des pieds lourds dans les flaques élastiques, les grognements des sentinelles grotesques dans le guignol des abris, les invites des marchands ambulants, héroïques, sous l'ondée : « Chocolats ! Cigarettes ! Saucisson ! »

Dans les tentes, la bruyère pelée et la paille hachée achèvent de pourrir, souillées par les multiples allées et venues. On s'y allonge sans un haut-le-cœur, sans un soupir. L'acceptation des pires déboires matériels nous fait une mentalité d'êtres passifs soumis aux abrutissements nécessaires.

Une odeur de drap mouillé s'éternise mêlée à la senteur plate d'une terre piétinée, à croire qu'un fond de poubelle voisin dégage avec persistance les mêmes fluences lourdes. Pas de linge. La vermine naît. C'est une distraction de plus. Elle manquait.

Les yeux mornes et résignés regardent les bords effrangés d'un pantalon qui s'effiloque sur des souliers plâtrés de boues bicolores. La vie a d'étranges tournants.

Le temps se rompt aux obligations de rites indispensables : appels, inutiles et longs comme les jours sans pain, émaillés de palabres, de discours, d'invectives ; la soupe, interminable procession coupée de repos vacillants ; les corvées, celles qu'on accomplit et celles qu'on évite, les sentinelles dépistées à force de ruses, en errant de cachette en cachette dans l'appréhension du happage ; le parcours de l'« hippodrome », au trot cadencé, sous le fouet d'un feldwebel hilare, grand juge des punitions méritées ; aux identiques lieux, la cigarette grillée avec circonspection en écoutant la chanson lamentable du vent acide, la chanson plaintive qui se prolonge et gémit dans les aiguilles des sapins crispés.

Sur une couverture moite, l'étalage du mort, en face des autres qui n'en valent guère mieux, au cours d'un bridge funèbre. Au crépuscule, l'attente impatiente du cuisinier complaisant qui daigne vendre une demi gamelle d'un rata gélatineux rapporté au mépris des règlements. Enfin, les nuits, les nuits interminables, dans le noir larvaire et fantastique, parmi les toux et les cris de cauchemars, les sifflements du vent et les grésillements de la pluie, les volées de cloches et les appels lugubres de clairon, les nuits de quatorze heures peuplées de visions et d'images, le corps transi roulant sur les granules de sable humide, les nuits qui s'achèvent à

l'aube blême dans les exhortations encourageantes du sous-off belge, chef de tente.

--- « Debout, nom de Dieu ! Tas de paysans ! Faudra-t-il vous le dire dix foix ? Debout, sacré nom de Dieu ! ou je vous conduis aux Allemands... »

Contrairement à ce qu'ils disaient, les sous-off belges sont des hommes. Il leur sera donc beaucoup pardonné bien qu'ils aient fait beaucoup punir, par l'ennemi. Leur instinct les y poussait et aussi l'habitude et une irascibilité vieille comme le grade. Ils avaient enlevé leurs galons craignant de problématiques représailles. Petit à petit, ils les ont remis. Ils en ont parfois rajouté. Quand on en prend, n'est-ce pas ? Ils n'en font pas toujours l'usage qu'il faudrait et ceci ne nous étonne point. Ce sont de vieilles connaissances que nous avons appréciées déjà sur l'autre face du monde.

Quel métier ! La stupidité des circonstances ne vaut même plus qu'on s'insurge. A mépriser le présent, peut-être finirons-nous par l'ignorer. D'autant plus que voici renoués les invisibles fils qui nous rattachent au monde.

Des lettres ! Une corbeille de lettres apportée ce matin par une corvée spéciale. Leurs petits rectangles blancs ou bleus emplissent l'éviale étroit de l'osier tressé. Un adjudant chétif lit les adresses dans un silence lourd d'évocations. Et il en retombe des dizaines à qui l'on ne répondra pas. Elles sont émouvantes les pensées figées et tendues encloses dans ces enveloppes minces. L'instant se colore de solennité.

Ah ! entendre son nom après tant d'autres ! Appel familial jeté au milieu de l'inconnu, de l'anonyme, cri lancé vers la destinée, défi et espoir, la première lettre... Sensation unique, inoubliable, angoisse, plénitude et apaisement.

La bruyère pelée s'ennoblit. Les pages chères murmurent et palpitent dans la main sale. Est-ce le souffle du vent rude chargé des humides buées de novembre qui délaye l'encre bleue ?

* * *

Soltau. La lande du Lunebourg, un paysage de sapinières trapues et de bruyères dartreuses. Ceintes par les fils barbelés, des lignes de baraquements se tassent et s'entre-croisent sous un ciel bas semblable à une coupe de plomb renversée. Il pleut. Le vent et l'eau s'acharnent sur les toits de carton bitumé, étoilent de flaques le sable bourbeux, donnent un aspect de cité lacustre à cet amoncellement de planches, de fange et de crotte.

Pourtant, avec ces bouquets de genevriers grêles, ses cônes vert sombre de sapins sages piqués le long des chaussées, le camp a plutôt l'air quand on y regarde bien, d'un monstrueux jouet d'enfant où les soldats de plomb seraient animés d'une petite vie mécanique. C'est là que pendant des mois nous bâillerons notre vie.

Sous les portées de fils électriques, des ombres chinoises, des silhouettes noires se détachent sur le fond laiteux des averses. La colonne immense défile et pénètre dans l'enceinte. Des cris, des coups, des ruées de chiens

muets et féroces. Passifs, nous avançons, appareils photographiques dont les plaques ont déjà servi et ne s'impressionnent plus.

* * *

Fumées grises abattues des trois cheminées parallèles de la « Centrale », brouillards gris évaporés de l'éternelle terre grise, souffles du vent pointu chargés des fils obliques de la pluie grise, immuable couleur neutre des baraques et des champs, des maisons et du sol, longs tissus d'ennui qui cèlent les pensées dans les cloisons de l'âme, la formidable marée du gris s'étale, s'allonge et noie.

La couleur sale et terne envahit comme une lèpre, barbouille et vainc. Comme un reptile, le gris rampe lentement en anneaux de buées, en rouleaux, en nuages plombés, en ruisseaux d'averses tenaces. Il inonde notre âme, ensevelit nos joies timides et submerge notre vie intime. Jusqu'au dégoût, jusqu'à la nausée, il nous abreuve de blafard, de gluant, nous écrase de ses nappes de suie, minces et lourdes, pesantes de toute la mélancolie des crépuscules, des cachots et des tombeaux.

On ne risque point de s'aventurer sous le ciel de cendre, on s'enferme dans la chambre où les photos, aspergées de la lumière raide d'une lampe électrique, nous adressent un éternel sourire inutile. Mais le gris filtre par les fentes de la porte, suinte par les interstices des parois. Le voilà qui se précipite avec la ruée des hommes qui rentrent de corvée, se plaignent, blasphè-

ment et secouent sur le parquet leurs souliers informes. L'entendez-vous qui trotte sur le toit de concert avec la pluie ? C'est lui encore qui grinche sous les fenêtres par la voix d'un captif qu'une sentinelle rabroue.

On l'avale comme une couleuvre pour le cracher avec rage. Mais il insiste, il s'obstine. On le retrouve aux angles des cartes qu'on bat, aux pages du livre qu'on feuillette, aux fins de phrases qui s'achèvent dans un soupir, au pli douloureux des bouches qui se taisent. Il est tapi au fond des prunelles voilées, dans la souffrance muette des yeux. Il persiste encore dans le vacarme des turbulences bachiques mêlé aux fumées corrosives d'un vin frelaté.

O Soleil, dieu vivant et rieur de nos pays féconds, auxquels tu dispenses la caresse joyeuse de ta lumière, sur lesquels tu poses la chaleur aimable de tes regards, offre-nous l'aumône d'une blancheur d'un instant. Mais l'or de ta toison s'écaille, la majesté somptueuse de ta robe se ternit, tu te glaces, Soleil, ta puissance s'émiette en un pays qui sue en gris sa misère. L'opulente beauté qui descend de ton globe éternel se ronge, se disloque, se dilue par les ondées et les flaques, monstrueux hail-lons dont cette terre du Nord s'enveloppe comme une vieille s'entortille dans des crêpes de deuil élimés et surets.

Le gris, ce hideux gris spectral, moisissure toujours secouée et toujours renouvelée, eczéma poussé sur le cœur et sous le crâne de chacun, rideau pissieux qui nous

cache le monde, vapeur pourrie, humidité visqueuse qui imbibe et qui gèle, le gris me fait comprendre ce pays, il me le ferait absoudre.

Ah ! c'est bien l'atmosphère qui convient à ce campement insolite d'hommes de toutes les nations que la folie des circonstances a rassemblés et soudés dans un sentiment analogue. Vaste troupeau sans cohésion, cohue de races, tribu pitoyable, asservie et soumise qui pénètre son impuissance, déchiffre sa faiblesse, déplore son instabilité et médite de la vie. Ils se coudoient, ils ne se connaissent pas. Ils se meuvent dans le gris, ballottés par d'imbéciles contingences et petit à petit le gris les éteint, les abolit. Ils retournent à la bête, s'automatisent et perdent le divin d'eux-mêmes. Misère ! Seuls, subsistent les rudiments. Les racines de l'arbre qu'est l'existence s'animent encore d'une sève tiède. Mais les branches meurent et le tronc s'écaille. Ambiance lourde, chargée de suie et d'ombre, langueur infinie des âmes où triomphaient la volonté, la bonté, la sagesse, où se lisaient des pensées, où s'imprimaient des jugements. Les voix s'assourdissent, les gestes s'estompent. La grinçante similitude des heures dans la persistance du jour chiffonné tourne sur le cœur ainsi qu'une sauce fade, sucrée à l'allemande.

Les vagabonds des fantaisies criminelles trônent au sein de leurs bagages épars, dans l'encombrement des chambres où s'enlacent des filets de fumées indécises, où la poussière danse et sursaute par-dessus les paillasses de

varech pressé, où les poêles portatifs éructent leur haleine suffocante. Ils s'isolent et mâchent du gris. Plaintifs, des idiomes variés, que seul un accent dolent identifie, chantent dans les pénombres. Toutes les races d'Europe ont ici des échantillons, du Slave osseux à l'Arabe bistré et sur tous le gris tend son suaire.

La nuit fait glisser ses tentures noires. Elles coulent sur les notes d'un clairon pleurard. Dans les coins, sur les matelas de poussière, autour des feux de fortune, saillants et aigus comme des angles vivants, les hommes se tassent et se rencognent silencieusement, les hommes de peine que la peine hérissé.

L'Age du Colis

L'Humouriste

L'humouriste est un garçon efflanqué et glabre. Il porte la bouche mince, les yeux clairs, pétillants et vifs dans un visage immobile. Avec souplesse et élégance il s'affuble de tous les défauts légers à porter et de quelques amples et chaudes qualités. Il est ainsi fait qu'il ne peut recevoir des hommes et des cas qu'une impression plaisante et qu'il excelle à saisir le ridicule. A Soltau, il tâte d'un doigt amusé le piquant des situations. Sa finesse guette, à l'affût : il devine les raisons secrètes qui meuvent les comparses en branle autour de lui, les mobiles qui les poussent dans tel ou tel sens. Il envisage les actions nobles avec un scepticisme dédaigneux et les malheureuses avec une indifférence froide, il dissimule avec adresse, ment avec propreté. On l'écoute avec fruit.

Tacitement, nous reconnaissons l'amitié qui nous lie. Mais, comme nous avons un faible pour le provisoire, nous évitons les confidences et les révélations mutuelles. Déclarée, formelle, notre affection perdrait tout intérêt. A se connaître trop, on s'aime moins. Pour que deux hommes prennent plaisir à leur compagnie, il faut que du choc de leur esprit jaillissent à chaque rencontre des révélations ou des surprises. S'ils ne s'ignorent plus, l'amitié devient monotone, misérable. Elle perd la saveur d'imprévu, de piquant qui en faisait le charme.

--- « On regrette toujours ses expansions, me dit l'humouriste. Etre expansif, c'est donner prise sur soi, c'est être faible. Etre expansif, c'est déchoir, se diminuer, s'amoinrir d'une partie de la force qui réside chez les volontaires et les froids. Etre expansif, c'est être un peu bête et on pardonne mal à quelqu'un d'avoir été bête devant lui. »

Ayant ainsi pris position, il pouvait hardiment entamer le développement qu'il me voulait soumettre, sans craindre que sa dignité lui en tînt rigueur. Il était couché dans un fauteuil de toile, sur le pont de son yacht. C'est ainsi qu'il appelait un intervalle sablé, par lui choisi, entre deux baraques rectilignes. L'endroit était tranquille et sûr. Sur des ficelles tendues, des voiles claquaient ou s'enflaient gracieusement, flanelles beiges et caleçons gris. Dans sa main, l'humouriste froissa des papiers.

--- « Nous sommes impardonnables, fit-il. Voilà que

nous perdons la notion des réalités communes. Nous nous sommes adaptés, presque acclimatés. Ainsi, je viens de recevoir des lettres, des photos. Elles m'apportent la pensée tiède de ceux qui parlent encore de nous. Et mon cœur n'est plus au point. C'est à peine s'il me souvient d'avoir connu ces gens, il y a longtemps, dans mon autre vie.

» Du jour que nous avons retrouvé ces points d'appui indispensables, l'argent et les vivres, nous avons accepté l'impossible. Nous avons apporté, en marge, les tristes matériaux propres à bâtir une petite existence étriquée dans laquelle nous évoluons, en sommambules.

» Ce camp fait figure de petite ville, intégralement : nous avons un boulevard, piste empierrée entre deux talus en déblai, où déambulent par groupes des promeneurs désœuvrés ou des corvées flegmatiques. Nous avons une taverne, nous avons nos spectacles, pièces françaises, concert, saison russe. Nous avons notre épicerie, la cantine et nos camelots, les marchands de cigares et de rhum. Nous avons aussi nos snobs et nos cocottes, ou à peu près.

» La vie s'est organisée avec tout ce qui lui est personnel dans le commun y compris la sottise, la méchanceté et le conventionnel rigoureux. Quand je vois le curieux travail qui s'opéra, je songe invinciblement à une enfantine expérience de physique. Elle consiste à verser dans une bouteille des liquides de densité différente, diversement colorés. Au bout d'un temps, le